

Neuf ans de secondaire !

(1958-1967)

+ Vendredi 17 novembre 1995. 1958-1959. La sixième

L'entrée en sixième et mon installation au sixième marquent un tournant capital dans ma vie. Je n'avais plus le caté, le patro ou la colo. Je pouvais m'investir dans les études.

J'étais sensible à l'exemple de Pierre Rebendenne, de Pierre Féret et d'Armand Machabey. Le goût de mon père pour son Petit Larousse et le désir de ma mère de me voir faire des études contribuèrent aussi à mon éveil, ainsi que des sorties au théâtre grâce à Michel qui avait abandonné l'usine pour les planches. Je pense que j'ai profité également des réformes engagées en fonction du baby-boom et de la démocratisation de l'enseignement. On ne parlait plus de cours complémentaire mais de C.E.G. J'ai rêvé un moment d'aller au lycée Jacques Decour, mais cela ne déboucha sur aucune démarche, me semble-t-il. En revanche on demanda une bourse, on l'obtint et j'en bénéficiais durant toute ma scolarité, jusqu'à Nanterre. Il n'était pas question que je retourne une quatrième fois à Fermanville pour l'été 1958. Les Rebours m'accueillirent à L'Haÿ-les-Roses avec je ne sais plus quels livres. Les contacts avec Bernard et Janine s'en ressentirent.

Le départ au service militaire de Michel, le 10 septembre 1958, me permit d'occuper sa chambre au sixième. Ce fut merveilleux de quitter ainsi la loge et le lit-pliant. Les soubressauts de l'appétit de connaissances de l'année précédente se confirmèrent tout au long de cette nouvelle scolarité. Je pouvais travailler tout à mon aise sous les toits. De la trentième place sur soixante au premier trimestre, je passais à la cinquième au deuxième pour finir à la première au troisième. Les coefficients de chaque classement étant respectivement de deux, trois et cinq, j'obtins le prix d'excellence. Quelle joie ! Quelle satisfaction ! Toutes les disciplines me passionnèrent. Je crois me souvenir que monsieur Mercier était déjà mon professeur de mathématiques et que j'admirais son flegme et sa maîtrise de lui. Je devins le bon élève ! Tu étais toujours absent de mon horizon, Seigneur Jésus. Miserere et Te Deum !

+ Samedi 18 novembre 1995. 1959-1960. La cinquième

L'été 1959 a été exceptionnel. Après un mois de juillet chez les Bunel, j'ai passé le mois d'août avec mes parents qui étaient venus en congés payés à Ducey. Ils avaient loué deux pièces dans le bourg à côté de chez les Latour. Michel qui faisait son service militaire et était hospitalisé à Rennes est venu nous voir. Le mois d'août 51 à Vaucresson et celui-ci sont les deux seuls mois de vacances avec eux. Je me souviens surtout des éclats !

Dans ma quatorzième année s'est opéré le basculement de l'enfant vers l'adulte. L'acquisition des connaissances retenait toujours mes forces vives. J'ai passé le certificat d'études comme une formalité en supplément du cursus normal. Je revois la grande salle de classe qui avait des fenêtres sur la rue et sur la cour à la différence des autres qui donnaient sur la cour et sur un couloir. J'ai aimé la géologie, les étymologies, l'histoire, les maths et même l'anglais avec la méthode phonétique. J'ai alors entrepris la tournée des musées de Paris du Louvre au palais de la Découverte. Madame Lacroix m'avait initié aux salles égyptiennes. J'entraînais maman certains dimanches après-midi. Le planétarium n'eut bientôt plus de secret pour moi.

J'ai voulu faire du judo, mais je ne me débrouillais pas bien. Cela dura à peine un an. Durant le mois de juillet 1959, je jouais avec les jeunes de la Touche. J'avais été mis à l'écart d'une séance où les grands pratiquaient dans une cabane la « torture de l'homme dur » en présence d'une fille Sauvage (?). L'été suivant il n'en aurait pas été ainsi. Au cours de l'hiver soixante, mon affectivité et ma sexualité s'éveillèrent en complément de mon appétit de connaissances. Je fus désormais sensible à la beauté des êtres. Les rapports avec mes parents furent de plus en plus succincts. Je ne mettrai pas par écrit davantage de choses en ces domaines. J'en ai convenu ainsi. C'est le genre littéraire que je me suis fixé. J'attendrai le jugement dernier pour les publier si cela nous intéresse toujours. Miserere et Te Deum !

+ Dimanche 19 novembre 1995. 1960-1961. La quatrième

A l'arraché, Jésus, soupons ensemble l'année de quatrième. C'est un exercice difficile, peut-être impossible. Pourtant ensemble tentons-le dans la prière dès potron-minet !

Le séjour en Angleterre m'a bien marqué. Les voyages aller et retour furent de grandes heures. Je revois le groupe de garçons et de filles de Looe. Les deux demoiselles chez lesquelles j'étais en juillet sortaient d'un roman d'Agatha Christie. Je n'oublie pas que j'ai eu l'impression de me noyer. En août la famille d'accueil était sans père. Il y avait les grands-parents, leur fille et leur petit-fils David qui était un peu plus jeune que moi. J'appris à nager en même temps que lui. Nous n'eûmes pas de contacts extérieurs.

L'année fut marquée par le retour de Michel. Je lui rendais sa chambre et m'installais à côté. Les contacts furent quasi inexistant cette année là. La vie en famille était toujours détonante. N'ai-je pas cherché à déposer une plainte un dimanche matin au commissariat de police de la rue Ballu après une soirée mouvementée ? Il n'y eut pas de suite.

Les gens de l'immeuble jouent alors un rôle important. Par madame Blau, je pars en Angleterre. Les Dalbéra facilitent les contacts avec leur fille, Catherine. Nous allons plusieurs fois au cinéma tous les deux ensemble. Les Triviaux me pourvoient de ces passionnants dossiers de la Documentation photographique. Leur neveu Alain Lascouès est un copain. Les filles Féret font un peu fonction de soeurs ou de cousines. Leur petit frère Jean-Louis appartient à mon horizon. Les Couvignou me prennent en pension pendant les grandes vacances de 1961. Françoise Stevant me sert de grand-mère. Je profite de la publicité médicale et des conseils du docteur Claude Zerbib. Un projet de vacances à Cap d'Ail ou Cap Martin avec les Wolf tombe à l'eau. Jacques Soymier envahit un peu notre vie familiale. Etc.

Jésus, le « petit Jacqy » deviendra grand. Il travaille très bien à l'école. En marche vers ses quinze ans, il ne chante ni Miserere ni Te Deum, évidemment !

+ Lundi 20 novembre 1995. 1961-1962. La troisième

Jésus, je cherche ton regard sur ma seizième année. En troisième, les cours de sciences naturelles débouchaient sur des conseils d'hygiène donnés dans un manuel rédigé par un certain Oria. On y décrivait les méfaits du tabac et du café. Je justifiais désormais scientifiquement mon refus de ces produits. En fait, je suis à peu près sûr qu'il en est du café comme des autres produits alimentaires que je refusais de manger et que j'ai appris à aimer à l'époque de ma conversion. Alors je me suis rendu compte qu'il s'agissait de ceux que mon père aimait. Or ma mère aime beaucoup le café. Ce matin, j'ai décidé de faire un geste : j'ai bu du café. J'arguais aussi des conseils du docteur Zerbib à l'adolescent qui avait mal au dos : manger du fromage et boire du lait ! N'était-ce pas là aussi un prétexte pour ne pas être sevré ? Je ne veux plus de tabous alimentaires ! Si je m'abstiens d'une nourriture, que ce soit sur un usage, non sur un défaut.

Qu'en est-il du tabac ? J'avais sous les yeux M. Mercier que j'admirais et qui fumait et mon père qui fumait aussi et que je repoussais. La répulsion l'emporta sur l'admiration. Je ne voulais pas faire comme papa ! Vais-je pour autant « cloper » ? Et « cloper » avec Samuel ? Je ne sais pas encore ce soir. Le tabac n'est pas une nourriture pour nous. Je ne pense pas.

En troisième, j'ai donc surtout réglé mes comptes avec mes parents. Je n'admirais ni l'un, ni l'autre. Je me passionnais toujours pour toutes les disciplines. Le BEPC ne fut qu'une formalité. L'entrée en seconde à Condorcet était assurée. Je me souviens surtout de l'histoire de l'art qui a structuré ma vision du monde. Marc Feitouchi a alors joué un grand rôle avec le groupe À Tous Vents dirigé par Jean Rouxel et son épouse. Il voulait être professeur d'éducation physique et en avait les moyens. Moi, j'étais pour lui « Bobosse ». Il y eut Samoens, mes uniques sports d'hiver, et Banyuls, tant avec le groupe que chez ses grands-parents, la piscine et Fontainebleau ! Je voulais tout ! Miserere et Te Deum !

+ Mardi 21 novembre 1995. 1962-1963. La seconde

L'été 1962 fut le point d'orgue de l'amitié avec Marc Feitouchi. Son entrée à Voltaire et la mienne à Condorcet nous séparèrent. Jésus, je déborde de souvenirs à propos de la seconde dans ma dix-septième année.

Là aussi je prends la tête de la classe, même si c'est moins brillamment et si je constate mon retard en langues : faiblesse en anglais et abandon de l'italien au profit des sciences naturelles. Je me souviens de ce professeur de français plus ou moins OAS qui nous initia à Ernst Junger, Ernst von Salomon et Albert Camus.

Grâce à Michel qui a découvert son petit frère je profite de la saison théâtrale. J'assiste à une trentaine de représentations. Je fais ainsi ma classe d'humanités d'une façon originale. Le petit scientifique que j'étais se frotte aux grandes questions de la condition humaine. Nous parlons un peu. Je me souviens de tel échange estival de vasistas à vasistas.

Je veux être compétent en secourisme : je passe mon brevet. Je veux me développer physiquement : je m'inscris au club du lycée. Je fais des agrès et du volley. Je vais à la piscine à la porte de Saint-Ouen. Souviens-toi !

Pierre Duret doit plus ou moins m'entraîner à l'aumônerie au cours de cette année-là. Pourtant ce n'est pas par elle que j'ai obtenu l'adresse de la Pierre-qui-Vire, mais par Michel et Notre-Dame de Lorette. Paul Valéry m'avait appris que si les monastères n'existaient pas, il faudrait les inventer pour avoir des lieux de silence. Je me vois partir là-bas pour les vacances de Pâques 1963. Je rappellerai un jour les conditions dans lesquelles ce premier séjour se fit encore que je le confonds avec les deux suivants.

Le téléphone arrive à la loge pour le travail de Michel. La télévision y trône désormais. Jean Laiguillon me donne du papier à en-tête. Je lis Le Monde et le Canard enchaîné. Les gens du Nouveau Cénacle m'aident bien. La famille est peu présente. Miserere et Te Deum.

+ Mercredi 22 novembre 1995. 1963-1964. La première

L'aumônerie (même avec un week-end à la Grande Trappe et un autre dans une maison au nord de Paris) et les séjours à la Pierre-qui-Vire ne me disent toujours pas ton nom.

L'été en Corse se passe de la manière dont tu te souviens. Je me vois d'un seul bloc dans ma dix-huitième année. Je pense le monde. Je le sens de toutes les fibres de mon être. J'apprends à jouer du piano. Je me recueille dans une sorte de quête de moi-même au-delà de moi-même ! Le mariage et donc le départ de Michel me permet d'avoir deux chambres au sixième. Je m'étale et je m'installe. Je m'affirme en devenant végétarien ! Cela me distingue de mes parents, de mes relations et de la société. Je partage très peu avec eux et, encore, à mon rythme et selon mes idées. Je constate que mes dispositions psychiques et mon régime alimentaire se correspondent bien. Même si je ne suis pas scandaleux par rapport à eux, une indifférence m'habite à leur égard, une répugnance même. N'est-ce pas en ce temps que j'ai cessé de manger des pommes sous prétexte que je ne les digérais pas ? Les Normands et surtout ma mère les aiment ? Ses graves crises de rhumatismes ne me troublent pas tellement. Je ne sais d'ailleurs pas exactement où les situer ! Ne lui en ai-je pas voulu de me paraître ou d'être plus mère qu'épouse ? Je ne la trouvais pas assez élégante. Elle n'allait pas assez chez le coiffeur à mon goût. Ses mollets étaient plutôt bien, mais, en ne portant pas de bas, leur couleur blanchâtre gâchait leur forme. En un mot comme en cent, je n'étais pas fier de mes parents et je n'avais pas envie de les honorer, d'être leur honneur !

J'ai alors voulu passionnément apprendre à écrire pour m'exprimer, exprimer le fruit de mes recherches, organiser le monde à ma convenance. N'étais-je pas d'ailleurs en rhétorique ? M. Camé enseignait qu'aucun jour ne devait passer sans qu'on ait écrit une page. Je lui suis enfin docile. Je veux écrire pour écrire et pour apprendre à t'aimer, Jésus, à aimer ton Père et mon prochain, à m'aimer moi-même en toi. Miserere et Te Deum.

+ Jeudi 23 novembre 1995. 1964-1965. La math élem. I

Jésus, au cours de la première et de l'été 65, un désir de maîtrise de moi se fit jour, une certaine moralité s'éveilla. Le livre du docteur Carnot (le père Dewavrin), Au service de l'amour, m'avait éclairé. Les réflexions sur le phénomène humain comme dit Teilhard m'avait ouvert à la spiritualité. J'annonçais mon séjour à la Pierre-qui-Vire comme étant une première retraite après trois passages. Je demandais à parler à un moine pour la première fois.

Je faisais alors une double expérience : celle d'un abîme de solitude et d'anarchie, celle d'un désir de solidarité et de croissance. J'oublie bien des éléments qui me nourrirent alors. J'y reviendrai par divers biais. Pour le moment je pense à l'entretien avec le père Odilon en septembre, puis à la fameuse soirée du mercredi 21 octobre, à la confession du vendredi et à la messe du dimanche à Saint-Pierre de Montmartre avec Robert Grosse-Tonnet. Le bonheur m'a envahi. Tu es entré dans ma vie et moi dans la tienne. Nous avons été accueillis par le Père. Nous nous sommes tournés vers nos frères et nos soeurs. Dans ma dix-neuvième année, je te découvrais Jésus. Tu étais là depuis toujours et je ne m'en étais pas rendu compte. Tu me souris toujours du même sourire ancien et nouveau. Je suis le même et pourtant depuis plus de trente ans j'ai changé. Désormais, Jésus, ma vie ne sera plus comme avant. Je pouvais écrire au père Odilon : « J'étais venu en solitaire. En Jésus, je pars solidaire ». Merci à Jean Steinmann et à son livre sur saint Paul. Merci aux moines. Merci à tous ceux par lesquels tu es passé pour fendre le bloc que j'étais. Narcisse est sauvé des eaux.

L'année scolaire est un désastre. Mais en revanche je découvre mes parents. Je profite de l'aumônerie. Je vais à Manrèse et je veux être jésuite. Je cherche une messe dominicale. Il me faudra attendre la semaine sainte pour que je découvre le Sacré-Coeur et pense à aller en Terre sainte. Quelle année merveilleuse ! Les bavures mêmes chantent ta gloire ! Je respecte à contre coeur la règle du jeu de la page pour une année. Miserere et Te Deum.

+ Vendredi 24 novembre 1995. 1965-1966. La math elem. II



Jésus, désormais je te vois dans ma vie. Certes, je peux détourner mon regard du tien, mais je sais maintenant que tu t'arranges pour susciter le retournement de mon coeur. Tu ne me laisses pas m'endormir sans m'avoir réconcilié par toi avec ton Père dans votre Esprit.

La Terre sainte de l'été 65 couronne une année de bienfaits. Je ressens durement l'échec au bac, mais tu mets beaucoup de baume et je commence à chanter : bienheureux échec qui me vaut une telle expérience. Maxime Charles entre également dans ma vie et bientôt moi dans la sienne. Alain Prochiantz et moi nous mêlons instensément nos pas pendant ces quelques mois. Je parle beaucoup « tout seul, par coeur, comme un marxiste » comme disait M. Prochiantz. J'entraîne des camarades à Montmartre vers la fin de l'année dans le sillage de Jean Duchesne. Je discute beaucoup avec Bernard Chatreau.

Au printemps 65 les pères Lescène et Louis Beirnaert m'ont aidé à faire le point. Je poursuis une thérapeutique complète en auto-régulation : somatique, psychique et sociale. Le spirituel prend tout ça de biais, par la bande ! Je mange désormais les aliments que mon père aime particulièrement grâce aux livres de Pierre Daco, Les Prodigieuses victoires de la psychologie moderne, puis celles de la psychanalyse. Dès cette époque je pratique une sorte de christo-éclésio-socio-divino-psycho-analyse et surtout une christo-psycho-synthèse. Maxime Charles importe désormais beaucoup pour moi et m'aide dans cette voie.

La vie est unique de Pierre Morhange, mon professeur de philosophie, ne me paraît pas incompatible avec la résurrection des morts et la vie éternelle. Lui, Alain Prochiantz et Maxime Charles m'encouragent à écrire. Répondrai-je jamais vraiment à leur attente ? Une lettre à ce dernier suscite une invitation dont je suis fier. N'ai-je pas rêvé d'ajouter son nom au mien ? J'entends encore la réflexion douloureuse de mon père ! Drôle et merveilleuse année que celle de mes vingt ans. Tu m'as fasciné, Jésus, à travers ces êtres. Miserere et Te Deum.

+ Samedi 25 novembre 1995. 1966-1967. La philo (la terminale III)

Le second échec au baccalauréat me secoua. Je pensais entrer au séminaire sans cet examen. Maxime Charles n'a absolument pas voulu. Il espérait faire mentir Georges Kowalski qui, m'ayant connu en Terre sainte, lui avait dit que j'étais un « con ». Il ne m'a dit cela que plus tard, évidemment. C'est pourquoi il m'a proposé de profiter de la maîtrise de Montmartre qui ouvrait sa première terminale. La philosophie y était enseignée par le père de Gourmont.

Il tenait à me sortir des pétrins dans lesquels je me trouvais. Je ne lui cachais rien, finalement. Il faisait fonction d'aimant dans le domaine intellectuel comme dans le domaine moral. Je lui faisais confiance pour vivre notre alliance, Jésus. En ta présence je n'oublierai jamais l'état dans lequel je me trouvais jusqu'à l'été 64. Le meilleur et le pire coexistaient en moi. J'étais un petit Dr Jekyll et M. Hyde qui s'ignorait. Je le suis resté en me sachant sauvé et guéri partiellement. Sous ton regard j'ai essayé d'apprendre à dissenter, à combler mes lacunes de « petit primaire supérieur » du CEG, du « moderne prime » du lycée.

L'été 66 m'a vu choisir l'Angleterre à l'Italie où Alain Prochiantz voulait m'entraîner pour découvrir une « belle Italienne ». Il en parlait avec émoi dans ses poèmes. Je me contenterais d'une « petite Anglaise ». Ton appel, Jésus, à m'abstenir de ce genre de découvertes se faisait pourtant entendre. A la rentrée j'y consentais et ne revins plus sur ce point. L'amitié avec Alain mourut au bout de quelques mois. Il ne voulait pas fréquenter un futur curé. Je ne voulais pas abandonner notre alliance, Jésus, pour lui faire plaisir.

L'échec de juin 67 fut cuisant malgré les quelques points supplémentaires et dérisoires obtenus grâce au piano. Maxime Charles surenchérit de délicatesse en m'invitant à Rome lors du cardinalat de Mgr Veillot. Je découvris ainsi l'Italie mais christianisée. De même qu'il avait réussi à me faire passer mon permis de conduire, il m'invita à préparer la session de septembre avec courage et confiance en toi, Jésus. Miserere et Te Deum.

Neuf ans de supérieur !

1967-1976

Dimanche 26 novembre 1995. 1967-1968. Faculté et surveillance d'internat (première année)

Viens, Esprit-Saint, allume en moi le feu de l'amour du Christ, de notre Père du ciel et de mes frères de la terre. Donne-moi de chanter le Miserere et le Te Deum pour cette année 1967-1968. Je commence ainsi pour une fois : je n'aurai pas à en faire mention à la fin !

Toulon, le bac, Montmartre avec la surveillance de l'internat, Nicolas Robert, Nanterre, les événements de mai 68, l'apostolat et la rue d'Orsel pour les parents envahissent mon imagination avec bien d'autres choses. Mais surtout désormais tu es là. Nous sommes ensemble. Tu me donnes de remporter une victoire importante au 1er janvier. Je fais appel à ton pardon pour continuer le bon combat. Je suis heureux de te connaître, de me confier à toi. J'aime toujours autant la prière. Je me souviens de la retraite de l'abbaye de La Source avec La Fuite immobile de Divo Barsotti, de celle de Saint-Benoit-sur-Loire avec Jean Congourdeau. N'est-ce pas à cette époque que je réserve une heure quotidienne à l'adoration eucharistique ? La mystique et l'éthique vont de conserve. La politique n'est pas loin, mais je préfère les activités apostoliques. Quelle affaire que cette vingt-deuxième année !

Grâce à l'aide de Maxime Charles mes parents s'installent rue d'Orsel. Après presque vingt-trois ans de loge, ils ont leur logement. Je vide mes chambres que je n'occupe pratiquement plus. Je vends le piano. Je vis désormais dans des chambres d'étudiant et ceci pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'à mon installation au quatrième étage du presbytère en 1978. Je ne fréquente plus le quartier de mon enfance et de mon adolescence. C'est l'année où je me débarrasse d'un certain nombre de choses dans un enthousiasme sacrificiel. Le feu purificateur consume des papiers que je retrouverai peut-être à la Résurrection.

Je m'inscris en lettres modernes et non en histoire pour une sombre exigence de deuxième langue vivante. Le cursus cahoteux continue de plus belle. Je ne sais si je dois le regretter ! Je ne peux ni tout dire ni rien dire. Je dois m'arrêter en bas de cette page.

+ Lundi 27 novembre 1995. 1968-1969. Faculté et surveillance d'internat (seconde année)

Loguivy où passe Jean Congourdeau, l'échec de la Terre sainte avec François de Vorges, la décision douloureuse obtenue par Maxime Charles après le passage au cap Sounion en vue de la rentrée au séminaire, le nouvel internat, le dossier sur l'héroïsme chrétien à travers la fortune littéraire de Jeanne d'Arc, les équipes Saint-Paul, la session de La Lucerne, tout ça s'enchevêtre dans ma mémoire. Et j'en oublie, Seigneur Jésus ! J'ai décidé de nous en donner pour vingt-quatre lignes de quatre-vingt dix caractères et avec ta grâce je m'y tiendrai une nouvelle fois. Miserere et Te Deum !

Le compte à rebours commence par rapport à l'ordination que Maxime Charles ne souhaite pas après trente ans. Retrançons en six ans de séminaire et un de service militaire, cela donne vingt-trois ans. Je me présenterai donc aux Carmes pour septembre 1969. Cinq ans de vie chrétienne auront eu lieu. Ce n'est pas beaucoup, mais il fallait faire avec ça ! En septembre et octobre 64, j'avais voulu être pleinement homme en emboîtant le pas au Christ à la suite de Paul selon Steinmann. Avec Marc, j'entendais l'appel à tout quitter pour avoir la vie éternelle en goûtant le regard d'amour du Maître sur moi. Finalement j'avais voulu être jésuite comme Teilhard de Chardin dans le sillage d'Ignace dont j'avais entre-temps découvert la vie. Louis Beirnaert m'avaia parlé de décantation. Il avait vu juste quant à la vocation jésuite. Sa remarque portait-elle aussi sur la vocation sacerdotale ?

Avec Maxime Charles, il ne fut pas vraiment question d'une simple vocation chrétienne, ni sacerdotale, ni monastique. D'ailleurs être prêtre, évêque, prélat du pape, prédicateur, entraîneur, étudiant d'un séminaire « supérieur », tout cela ne me déplaisait pas. J'avais renoncé à Polytechnique en 64. Je n'étais pas mécontent de suivre une formation prétendument différente de la normale, par où mon modèle était passé et où comme lui je finirai ma licence. Le rêveur mystique de 64 prenait le chemin de la « Catho ».

+ Mardi 28 novembre 1995. 1969-1970. Première année de séminaire

Tu m'as séduit, Jésus, par l'intuition découverte chez Teilhard de l'eucharistie comme moyen d'adoration, disait-il, de divinisation, disons-nous plus classiquement. Je me vois dire cela à Pierre Duret dans la rue durant ma première terminale en 64-65 ou à Maxime Charles lors du premier cours que je suivais de lui sur ce sacrement en 65-66 dans la salle Saint-Paul. Mes lectures et mes travaux sur Pierre de Bérulle durant l'été 69 me confirmèrent dans cette vision de la messe et du célébrant que je voulais devenir. L'entrée au séminaire était celle d'un jeune qui voulait être pleinement homme en devenant prêtre, l'homme de l'eucharistie, parmi les chrétiens et pour la multitude.

La première session de La Lucerne, la première année du cycle A de la "Catho", le groupe Résurrection, le séminaire d'Orcibal aux Hautes Études et les entretiens avec Maxime Charles concoururent à faire de cette première année de séminaire un feu d'artifice intellectuel. Je m'en souviens, Jésus, avec émotion. Je t'en rends grâce. La vie commune ne m'enthousiasmait pas, mais ne me rebutait pas non plus. De cette époque j'ai gardé quelques bons confrères. Je pense à Claude Dagens en particulier. Je n'oublie pas Michel Dupuy qui m'accepta comme dirigé et pénitent. J'étais en paix dans mon cœur et dans mon corps.

Je commençais une longue marche bien programmée sur sept ans. Je n'ai pas pensé un instant qu'elle pût ne pas se dérouler. Les décisions de mes supérieurs me paraissaient aller d'elles-mêmes. Ils étaient libres d'adhérer à ce projet que je portais en moi depuis cinq ans. Et ils le firent. Tu étais là dans ton Église et tu me guidais. Notre rencontre du 21 octobre 64 en passant par la confession du 23 débouchait sur la messe du 25. Le 21 octobre 1969, au séminaire, fut un grand jour pour moi et pour toi, j'espère. Les trois terminales avaient été très dures. Les deux de Nanterre et d'internat m'avaient aussi éprouvé. J'étais à pied d'oeuvre. Je disais merci et encore. Je chantais déjà le Miserere et Te Deum !

+ Mercredi 29 novembre 1995. 1970-1971. Deuxième année de séminaire

Jésus, je cherche le contact avec toi, pour vivre, aujourd'hui et demain, en regardant la deuxième année de séminaire. Elle comprit, me semble-t-il, le stage en équipe d'ACO à Thiais, ma troisième année de fac, l'année de catéchèse en sixième à la Maîtrise et la première année de la Fraternité de Jésus-Prêtre. Jésus, je crois avoir senti alors la fragilité de mon équilibre de vie. Mais j'ai tenu et me suis fortifié par le fait même.

J'étais dans ma vingt-cinquième année. J'ai comme l'impression que je vivais à nouveau manipulé de l'extérieur, avec cependant également une volonté de me conformer et de consentir à me laisser pétrir par Maxime Charles selon son modèle. La différence avec la vie d'avant 64 saute aux yeux. Tu es là. Je suis avec toi. Mais il faut désormais gérer une relation forte et riche marquée par le mois de juillet à Cogolin, l'apostolat sur le parvis en son absence mais dans son sillage, les sessions de rentrée, les sorties hebdomadaires, les réunions de séminaristes, les messes dominicales prêchées par lui, etc. Les responsables du séminaire essaient de m'en détacher, mais sans succès. En revanche ceux d'Issy tentent et réussissent l'opération avec Paul Baron. A cette époque, je pense que je mets en place un slogan : on ne guérit pas une relation en la détruisant, mais en en changeant le mode de fonctionnement, en passant de l'idole à l'icône. Désormais, Jésus, je sais que tu veilles au grain. En jouant la carte du lien objectif avec la hiérarchie, j'explicite la rencontre de 64 qui s'est opérée sans Maxime Charles.

Mais ce n'est pas encore l'année la plus difficile pour lui. Il commence seulement à se rendre compte de la crise de l'Église en connaissant le séminaire et la "Catho" par nous de l'intérieur, de la crise de la société par l'occupation du Sacré-Coeur et ses retombées durant l'hiver et le printemps 1971 et surtout finalement de sa crise personnelle sur laquelle il est délicat de s'étendre. A nouveau et de tout coeur, Jésus : Miserere et Te Deum !

+ Jeudi 30 novembre 1995. 1971-1972. Le service militaire

Jésus, je te rends grâce et je te demande pardon pour ce que je suis et pour ce que j'ai fait. Oui, Te Deum et Miserere !

J'ai été heureux au service militaire ! J'étais dans ma vingt-cinquième année. Je venais de passer une licence ès lettres. J'avais écarté la coopération et l'objection de conscience pour parvenir à l'ordination dans les conditions pensées par Maxime Charles. Cela me convenait. Mes deux ans de séminaire et de Catho, mes diverses activités (en particulier les articles et les sessions de Résurrection, les pèlerinages en Terre sainte) m'avaient donné de nouvelles dimensions. L'incorporation dans une unité parachutiste sur les conseils de Philippe Morillon satisfaisait mes rêves d'équilibre physique, psychique et social. Certes je venais de connaître la déception de n'être pas officier comme Maxime Charles, mais finalement je voyais le bon côté de cet échec : le contact avec le tout-venant. Mon statut de sergent en six mois et l'insertion dans les stages de formation le compenseront un peu. Je sentis que j'avais atteint quelques limites, mais surtout une certaine plénitude.

Oui, j'ai été heureux de cette expérience et de ce service militaires. Lors de l'arrêt brutal en pleine nuit du train qui me ramenait à Toulouse, j'ai pensé que j'allais mourir. J'ai revu une image de Sous le plus grand chapiteau du monde : la catastrophe ferroviaire. J'ai posé un acte de foi dont je me réjouis toujours. J'étais bien dans ma peau et je me suis réjoui d'en retrouver une encore plus belle à la Résurrection ! La correspondance et les contacts avec Maxime Charles me confortaient dans ces dispositions. Je me sentais aimé, utile et apprécié. Je faisais l'expérience d'une grande maîtrise de mon corps et de mon coeur. J'étais avec toi et je parlais de toi. J'ai voulu alors lire intégralement la Bible et divers commentateurs. Ce rêve ne devait se réaliser que maintenant. Jacques Alazard, mon aumônier, que j'ai vu hier soir est le témoin de cette année. Qu'en dirait-il ?

+ Vendredi 1er décembre 1995. 1972-1973. 3e année de séminaire



Jésus, je veux t'aimer à travers mes difficultés de ce jour qui actualisent celles d'hier et celles de demain, s'il y a un demain. Le détour par celles d'hier est bénéfique. La mise en relation des unes et des autres me permet de mieux te voir à l'oeuvre dans les unes comme dans les autres. L'année en question me paraît marquée par les tensions au sein de l'Église de Paris, entre Montmartre, l'Archevêché et les séminaires.

Les ministères laïcs s'annoncent à l'horizon. Le P. Brisacier, mon responsable de stage à la Salpêtrière, ne va pas s'y opposer. La fatigue se fait sentir en creux de l'hiver. Une cystite me met à plat. Le P. Michonneau m'accueille au Rayol à l'initiative du P. Marcus. Le travail au secrétariat des pèlerinages avec Paul Baron me passionne. La Terre sainte de Pâques ouvre une nouvelle série d'expériences et de services. Les rodéos de juillet 72 pour mettre en place Cogolin II et garder le contact pendant ce mois renforcent les liens avec Maxime Charles. Ce doit être cette année-là qu'il me propose et que j'accepte de le tutoyer en privé. Le projet de Fraternité sacerdotale se cherche pour finalement capoter au profit d'une insertion vécue par la Croix et la Résurrection dans la « divine constitution de l'Église » comme « simple prêtre diocésain ».

Jésus, je renouvelle en ce premier vendredi du mois de décembre 95, mon acquiescement à ta volonté sur moi connue en 64-65 et perçue également en cette année 72-73. Aujourd'hui, j'accepte de fermer mes yeux sur telle créature pour mieux te voir, pour mieux la voir en toi, elle et toutes les autres. Je renonce à telle nourriture pour mieux te goûter et retrouver le goût de toutes les nourritures. J'ai bu un bol de café pour mieux découvrir ma mère. J'ai célébré la messe pour Maxime Charles et mon père, ma mère et toute ma famille. J'ai essayé et vais encore essayer d'aimer comme toi, telle ou telle créature. Miserere et Te Deum pour cette année 72-73, pour toutes les autres, pour celle que je vis en ce moment !

+ Samedi 2 décembre 1995. 1973-1974. 4e année de séminaire. Diaconat

Jésus, l'unique serment de fidélité que j'ai prononcé marque cette année. Je le redis ici.

Moi, soussigné Jacques BENOIST, après avoir fait demande à mon évêque de recevoir l'ordre du diaconat avec engagement au célibat perpétuel, le jour de mon ordination étant proche, tout bien pesé devant Dieu, m'engageant par serment :

1. J'atteste en premier lieu n'être aucunement poussé par contrainte, violence ou peur, à recevoir cet ordre sacré, mais en faire le choix spontané et le vouloir d'une volonté libre et entière, ayant fait l'épreuve et gardant le sentiment que Dieu réellement m'y appelle.

2. Je conviens ne rien ignorer des charges et autres conséquences de cet ordre sacré ; de plein gré, je veux les assumer et j'en prends la décision ; et, toute ma vie durant, je m'engage à les garder avec le plus grand soin, comptant sur la grâce de Dieu.

3. Pour ce que comporte spécialement la loi du célibat, je déclare en avoir une claire intelligence ; et j'en prends décision ferme de l'accomplir volontiers et de l'observer intégralement, jusqu'au bout, avec l'aide de Dieu.

4. Enfin, je fais promesse sincère de toujours, conformément aux saints canons, obéir en parfaite déférence à tout ce que me commanderont mes supérieurs ou qu'exigera la discipline de l'Église, prêt à donner un exemple de vertu tant en acte qu'en parole, au point de mériter récompense de Dieu pour avoir reçu une charge d'aussi grand poids.

Tels sont ma promesse, mon engagement, mon serment.

Que Dieu m'aide à les tenir avec son saint Évangile que je touche de mes mains.

Ce texte recopié et signé de ma main, ce geste fait (et refait ce jour), a été remis au père Gillet le 8 juin 1974. Il doit dormir dans mon dossier. Je trouvais et je trouve toujours sa formulation gentiment désuète, un rien « rétro », baroque et en trompe l'oeil. Mais je suis d'accord avec ses pointes, avec son unique but. A son propos je te dis : Miserere et Te Deum.

+ Dimanche 3 décembre 1995. 1974-1975. 5e année de séminaire. Ordination

Jésus, miserere nobis ... et Te Deum ... Dix ans de vie chrétienne consciente me conduisaient au seuil d'une ordination solennelle à Notre-Dame de Paris en une sainte année de crise de notre Église ! Vingt ans après je te regarde en pensant à ce qui s'est passé. Drôle de drame ! Drôle d'affaire ! Drôle de crise ! Et moi là-dedans ! Des années 60 aux années 90 en passant par les années 70 et 80 ! De mes années 20 à mes 50 en passant par mes 30 et 40 ! Oui, vraiment, Miserere et Te Deum !

Saint-Paul-en-Forêt, la Terre sainte avec des Résidences, les sessions de Blaru, la cinquième année de théologie et la vie du séminaire, le catéchisme interclasse à la Maîtrise, le stage à Saint-Dominique, les rencontres F.J.P., une semaine sainte pas très catholique et le pèlerinage à Rome en mai me conduisent à la retraite et la célébration de l'ordination. L'appel de l'archevêque de Paris à être prêtre de l'Église de Paris dans les conditions mentionnées précédemment coïncidait toujours avec l'appel entendu dix plus tôt à Te suivre. Le jugement de Louis Beirnaert n'avait valu que pour la Compagnie. En revanche je laissais entendre à Gilles Chazal qu'il avait, lui, une vocation de laïc. Logiquement je faisais la distinction. Psychosociologiquement je bloquais les deux. Théologiquement tu passais à travers ce blocage pour me mener là où je suis. Comme Richelieu connu par Maxime Charles j'essaierai de te faire honneur, de faire honneur à ma carte de visite en cette condition.

Il s'agit désormais pour moi de me donner à Celui dont je me reçois non seulement à travers ce que je suis et ce que j'ai, mais surtout désormais à travers ce que je ne suis pas et ce que je n'ai pas. Comme me disait Maxime Charles, il faut surtout donner ce que l'on n'a pas ! Je t'entends mieux, Père de Jésus, à travers les jugements des pères Lescène et Beirnaert, les interrogations inquiètes de ma mère, les accusations de mon père, les réflexions de mon frère, de Maxime Charles, de mes supérieurs et l'acquiescement de l'Église de Paris.

+ Lundi 4 décembre 1995. Sixième année de séminaire et de stage ! 1975-1976.

Jésus, je veux passer une demi-heure avec toi par le moyen de cette machine et de cette remémoration. Cependant je n'oublie pas le curieux phénomène d'hier en fin de matinée : accélération des battements du coeur, sueur froide, envies de vomir. Est-ce le simple effet du café exceptionnel du matin ? Drôle de bonhomme ! Je te souriais jaune pendant que ça se passait. J'ai fini malgré cela ma méditation quotidienne et le courrier pour le cardinal. Ensuite, j'ai honoré la rencontre avec les Lyonnais. Enfin, c'est disparu. Je ne supporte vraiment pas ce produit que ma mère aime, aimait bien surtout ! Je peux toujours dire avec humour et tous les sous-entendus qu'on veut que je ne suis toujours pas sevré ! Jésus, je ferai avec ça, comme on dit ! Les quelques précédentes consommations n'avaient pas donné lieu à ce genre de manifestations hormis une petite excitation cardiaque. A suivre.

Ma maîtrise sur Pierre de Bérulle m'a beaucoup plu. Si vraiment Jean-Yves Lacoste me demande l'article sur lui pour son dictionnaire de théologie des P.U.F., je bouclerai un peu la question. Des travaux de 69-70 à ce bilan en 95-96 en passant par le mémoire de 75-76, ce serait un parcours sympathique. Tu utilises vraiment tout ce que tu peux pour me guérir !

Un jour je relirai mon projet de ministère sacerdotal rédigé en 1974. Mais avant même cette opération j'ai l'impression globale d'avoir vraiment fantasmé et déliré à propos de la Maîtrise. Les projets de Maxime Charles et la charte de 1967 y étaient pour quelque chose. Le mythe littéraire du collège catholique habitait mon imagination. La conception chrétienne de la pédagogie me séduisait. Nous pensions que les moyens viendraient pas surcroît. J'avais désormais un bureau à la Maîtrise. Franck Boralevi fut le premier maîtrisien qui s'y pointa avant même la rentrée. Il fut plus et autre chose que le secrétaire du C.A.M. pendant trois ans. Il s'en félicite toujours et moi aussi. Maîtrise de théologie et maîtrise de Montmartre allaient de conserve avec une maîtrise de moi. Miserere et Te Deum.